Une conception traditionnelle de la vie domestique et conjugale

Seule une minorité d'élèves déclare que la femme doit cesser toute activité professionnelle dès qu'elle se marie. Mais les sens attribués au travail de l'homme et à celui de la femme sont encore loin de coïncider. Plus de 6 élèves sur 10 déclarent approuver la proposition selon laquelle « un homme qui est au chômage doit attendre d'avoir du travail pour se marier ». Mais ils sont moins de 3 à se déclarer d'accord avec la proposition symétrique: « Une femme qui est au chômage doit attendre d'avoir du travail avant de se marier. » On le saisit ainsi de facon indirecte: le travail de l'homme et celui de la femme ne sont pas mis sur un pied d'égalité. C'est encore à l'homme qu'il revient d'être le pourvoyeur principal des ressources du ménage. L'affectation prioritaire de la femme à la famille apparaît encore plus clairement dès lors qu'on évoque les enfants.

Moi, pour mon point de vue personnel, je suis pas tellement pour le travail, disons que si j'avais le choix, j'aimerais bien rester chez moi élever correctement mes enfants, parce que toujours les donner à garder, c'est pas mon idéal. Si mon fiancé gagnait plus, c'est ce que je ferais, je resterais chez moi, je m'occuperais de la maison, je m'occuperais de tout ça, j'aime bien rester chez moi, je suis un peu femme d'intérieur. Comme il faudra certainement que je travaille en fait, ça ne me fait pas peur le travail, ça ne me dérangera pas de travailler, mais je préfère quand même m'occuper de mon intérieur, de mon mari, de mes enfants, je suis vieux jeu, enfin chacun ses idées, moi je suis comme ça, je pense comme ça. (Fille, BEP.)

Quand on a des enfants, il faut quand même rester si ils sont jeunes, mais après quand ils sont à l'école, on peut aller travailler, jusqu'à 2 ans et puis après aller travailler. (Fille, BEP.)

En travaillant à mi-temps, oui, autrement mieux vaut que j'arrête de travailler, si un jour j'ai des enfants, j'aurai envie de travailler à mi-temps pour avoir le temps de m'occuper d'eux un peu. (Fille, BEP.)

Si elle veut bosser, elle bossera, je suis d'accord pour qu'elle bosse, moi je veux bien qu'elle bosse, c'est pas le problème, mais moi, je suis le chef de la famille, c'est à moi de bosser, mais je suis d'accord pour qu'elle bosse, même si je suis au chômage. Tout dépend de l'âge des enfants, parce que moi, je mettrai pas mes enfants en nourrice, tu vois, je préfère que ma femme les éduque, jusqu'à 3-4 ans, jusqu'à ce qu'ils aillent à l'école, mais je ne les mettrais pas chez une nourrice jusqu'à 3 ans. (Garçon, BEP.)

Une femme quand elle a des enfants, au début, elle peut bien prendre un ou deux ans pour les élever et puis après, elle peut retravailler, moi je suis tout à fait d'accord, mais après, quand ils sont tout à fait grands quand même. (Garçon, CAP.)

Si elle veut travailler, elle travaillera, mais moi, si elle veut travailler quoique s'il y a des enfants, je sais pas, parce que je ne voudrais pas que mon enfant se sente mal parce qu'il aura pas eu assez de câlins, pas de quelqu'un à qui se raccrocher. (Garçon, CAP.)

Le travail de la femme, on le voit, ne va pas de soi. On a beau en accepter le principe, faire des concessions à l'esprit du temps, ce n'est jamais sans réticences: en fait, la place naturelle de la femme demeure à la maison! Ces attitudes de compromis entre le travail féminin et la prime éducation des enfants sont majoritaires parmi la population étudiée. Elles se rencontrent plus souvent chez les garçons, les élèves de CAP et les enfants d'origine

ouvrière dont la mère n'exerce pas d'activité professionnelle. D'autres élèves, filles et garçons, développent des points de vue plus favorables à la professionnalisation à plein temps de la femme et à l'égalité des statuts de travailleurs entre l'homme et la femme. Minoritaires aujourd'hui, leurs positions amorcent peut-être une transformation profonde des comportements et des mentalités dans le milieu de l'enseignement professionnel.

Les lycéens eux-mêmes étaient, nous l'avons vu. très attachés aux divisions traditionnelles du travail domestique, dont l'essentiel devait incomber aux filles. On ne s'étonnera pas si nos élèves de LEP surenchérissent en la matière. Qu'il s'agisse de ménage, de vaisselle, de cuisine ou de courses, les filles pulvérisent les taux de participation en se situant toujours au-dessus de la barre des 70 %, tandis que moins de 1 garçon sur 2 participe au ménage ou à la cuisine. Voilà pour la pratique. Ces écarts reposent sur des philosophies bien arrêtées, comme en témoigne l'analyse des opinions recueillies sur ce point par Gilles Moreau. «L'adhésion au partage égalitaire de la totalité du travail domestique, écrit-il, est loin d'être majoritaire : sur les 764 jeunes interrogés, il ne s'en trouve que 99 (13 %) pour attribuer l'ensemble des tâches domestiques aux deux conjoints. » Aux hommes, le bricolage et l'entretien de la voiture; aux femmes, le ménage et la toilette des enfants. Devoirs des enfants, marché, vaisselle et cuisine relèveraient en principe d'une prise en charge commune. Mais l'écart est si grand entre les opinions manifestées par les filles et par les garçons dans ce domaine qu'on peut se demander s'il ne

s'agit pas plutôt d'un vœu des garçons à promouvoir cette égalité des charges que d'un engagement réel de leur part. Ici encore, les attitudes favorables au partage égalitaire sont plus nombreuses à mesure qu'on va des CAP aux BEP, des garçons aux filles, et des enfants d'ouvriers à ceux d'employés ou de cadres moyens.

De quelque côté qu'on l'envisage, l'univers de l'enseignement professionnel marque nettement la différence entre les sexes. On pourrait en sourire et considérer ce dimorphisme sexuel comme un archaïsme, à l'aube du troisième millénaire. Ce serait oublier que, de tous les secteurs du système scolaire, l'enseignement professionnel est celui qui est le plus en prise avec le système productif. Ce serait aussi oublier que l'indifférence aux contraintes biologiques qui fait, à tort ou à raison, la fierté des intellectuels n'a peut-être pas de sens pour les classes sociales qui se trouvent quotidiennement confrontées avec la matière et qui doivent compter, pour défendre leur niveau de vie, sur les atouts les plus immédiatement disponibles aux hommes et aux femmes.

Les élèves de lycée professionnel ne font là qu'exprimer une tradition solide de leur milieu. Toutes les enquêtes confirment en effet le fort attachement des ouvriers à la famille et à la différenciation tranchée des rôles ¹¹. Comme l'exprime fortement Olivier

Schwartz: « Leur familialisme relève moins d'un conservatisme de principe que d'une forme de protection 12. » La famille, incarnée par le « chez soi », permet de se protéger des pressions de la production et des impératifs des autres 13. Les fortes définitions des statuts masculin et féminin tiennent à la nature même des conditions de travail : les hommes sont exposés à une usure maximale de leur force de travail, qui nécessite entretien et réparation de la « machine »; la faiblesse des rémunérations individuelles contraint la femme à des prodiges d'ingéniosité gestionnaire et de travail domestique pour permettre au foyer de jouer son rôle réparateur et au repas d'« être prêt quand on rentre ». Dans les deux cas, la difficulté même d'assumer son rôle, pour un homme comme pour une femme, est au principe de la fierté personnelle. Même si, aujourd'hui, les conditions du travail ouvrier ont perdu de leur dureté - ce qui est loin d'être le cas dans toutes les branches 14 -, de multiples contraintes pénibles demeurent, qui favorisent le maintien de la tradition familialiste.

Pour les femmes, l'accès à des conditions de travail domestique plus commodes et l'augmentation des ressources disponibles n'ont pas diminué la nécessité d'une gestion centralisée et vigilante, seule condition

^{11.} Voilà qui explique aussi, selon Pierre Bourdieu, le difficile rapport entre les militants du mouvement ouvrier et les mouvements féministes : « Ayant l'expérience que la politisation, la mobilisation politique des classes dominées doit être conquise, presque toujours, contre le domestique, le privé, le psychologique, etc., ils ont du mal à comprendre les stratégies visant à politiser le domestique, la consommation, le travail de la femme, etc. » (Questions de sociologie, Paris, Éd. de Minuit, 1984, p. 12).

^{12.} Le Monde privé des ouvriers, op. cit., p. 90.

^{13.} Ce sont les mêmes valeurs que dégageait en 1964 Nicole Haumont dans ses analyses de l'habitat pavillonnaire.

^{14.} Pour éviter de tomber dans le poncif d'une société industrielle « clean », on lira avec profit les tableaux construits par Michel Gollac sur les conditions concrètes du travail industriel aujourd'hui, ainsi que les articles de Serge Volkoff et Marie-France Cristofari, *Données sociales 1990, op. cit.*, p. 109-111, 116-119, 120-122.

pour accéder aux biens de consommation modernes. Enfin, la valorisation de l'identité sexuelle, dans la conformité à la tradition sociale des rôles masculins et féminins, délimite un espace social de définition de soi pour des classes sociales qui sont dépourvues d'autres moyens de faire valoir une identité. Olivier Schwartz¹⁵ dégage clairement cette tendance: « Si les groupes socialement dominés tiennent fortement à ces repères, c'est d'abord parce que leurs membres y trouvent un accès sans équivalent à la maîtrise d'un espace et à la projection dans une image de soi. Les canons de la virilité et de la féminité ne se laissent relativiser que si les individus peuvent les échanger contre d'autres modes d'être socialement légitimes : c'est précisément ce qui ne va pas de soi dans les catégories ouvrières. »



Baudelot Christian et Establet Roger (2006). *Allez les filles! Une révolution silencieuse*. Paris : Editions du Seuil.